

Roland Schaller et la non-demande>

Il y a là un paradoxe, sinon un mystère : chez Roland Schaller, à mesure qu'on avance dans son œuvre, la peinture tend, doucement mais sûrement, vers l'abstraction, alors même que ces paysages stylisés, à la limite de la figuration, semblent se peupler de personnages, en transparence.

Roland Schaller est une grande personnalité de l'art suisse-il se rattache à la lignée des peintres jurassiens, aux Coghuf, Lermite... Il faut dire qu'au début de son activité artistique-après avoir été élevé, sans ménagement, chez les Jésuites, en France – il a connu les plus grands, fréquenté l'Académie Julien où se trouvait Manessier, et travaillé avec Giacometti, dont il allait nettoyer l'atelier, chaque samedi, en 1956-57. Fauché, affamé, il était sûr alors d'aller manger des spaghettis avec le grand Alberto, qui lui disait :< Tu dois peindre d'après ce que tu ressens !> Lui-même commençait par faire les yeux de ses personnages - mais moi je n'ai encore jamais réussi !> Giacometti recommandait aussi de toujours partir du figuratif pour faire une œuvre, si abstraite soit-elle. Pari tenu !

On peut dire, sans tomber dans les excès du roman-feuilleton, que ces quarante ans de peinture représentent, pour Roland Schaller, la quête de l'autre, de la famille qu'il n'a pas eue, de l'amour, de la tendresse dont il ne connut pas les manifestations, enfant et adolescent. <Maintenant, dit-il, je commence à pouvoir faire habiter mes maisons !>

Ce n'est pas une peinture facile, qui s'impose par des coups d'éclat.

Roland Schaller ne peint pas pour faire plaisir aux autres, il veut exprimer quelque chose d'essentiel, d'humain, et pour cela il n'a que faire des goûts, de la mode. Cet art requiert du spectateur, devenant interlocuteur, questionneur, l'attention, la concentration, la réceptivité.

Il faut aller à sa rencontre.

Les peintures de Roland Schaller sont pourtant exubérantes, toniques, surtout les huiles peintes en Provence, dont elles captent la puissante lumière : c'est là, dans la sérénité de l'arrière-pays, à Rochemaure en Ardèche, qu'il a son principal atelier - mais, il passe aussi un certain temps en Suisse, à la <frontière> entre Vaud et Fribourg, à Chapelle-sur-Oron-campagne qui lui rappelle celle de Provence.

Roland Schaller aime rappeler une dure parole de Lermite :<Roland, c'est quand tu souffres que tu peins le mieux ! A quoi je répondais :

-Tu es un salaud.

-Non, pas du tout ; tu ne peins pas bien quand tu as bu un verre, mais après, toute ta sensibilité ressort, ta demande ou plutôt ta non-demande comme disait Brassens sort dans les images.> C'est donc une exposition de la non-demande, un regard de la non-demande...>

Roland Schaller : peindre

L'immense joie, l'immense souffrance

Tu vois, là, des barrières et derrière elles, des choses où je vais me retirer, m'abriter, une maison, un village, et puis ce personnage, qui se pose des questions... Roland Schaller dessine, fébrilement. C'est sa manière de communiquer. Dessine-moi des barrières... Elles lui sont nécessaires, il aimerait aussi qu'elles tombent. Il n'y a pas trop de barrière, que je sache au désert.

Peindre est une immense joie. Je ne souffre pas quand je peins. Mais ce ne serait pas une joie s'il n'y avait pas une immense souffrance.

On a déjà entendu cela. Roland Schaller exprime d'une manière très forte l'aventure de l'homme et particulièrement de l'individu appartenant à nos civilisations avancées, l'individu solitaire dans une communauté éclatée.

Il fête aujourd'hui ses 60 ans – il en a 61 – parce qu'il met toujours un certain temps à réaliser.

Sa peinture, elle aussi, avance lentement. Elle prend peu à peu conscience de ce qu'il est.

Il avait 23 ans quand il découvrit qu'il n'était pas l'enfant des parents qui l'avaient élevé à La Chaux-de-Fonds. On l'apparente naturellement aux peintres de la chaîne jurassienne.

Mais il avait déjà eu des actes réflexes, par exemple quand on voulait en faire un curé, chez les jésuites : Jamais, répond l'adolescent, je veux devenir peintre !

Il va alors étudier aux Beaux-Arts à Paris, où tout ce qu'il a appris, dit-il, c'est de faire des plâtres et de tendre une toile... mais pour l'émotion, rien. Il y avait là Manessier, pourtant. Et il allait, le samedi dans l'atelier de Giacometti, essayer de nettoyer – le grand Alberto l'invitait ensuite à partager un plat de spaghetti.

Revenu en Suisse, il s'installe à Fribourg, se marie. A la naissance de son premier fils, quel nom choisit-il ? Un prénom pas tellement de chez nous : Vladimir.

Il ne se doutait pas encore de ce qu'il allait découvrir par la suite : lui Roland Schaller, était en fait un enfant de la Shoah, son père, juif, s'était battu contre les Allemands, il avait été fusillé... et de braves Suisses l'avaient adopté en cachant son origine, <parce que cela se faisait, à l'époque>.

Ainsi, il explique pourquoi sa peinture revient à un constant questionnement sur les origines, sur ce sentiment de dérégulation.

C'est pourquoi les peintures, les dessins, les gravures de Schaller n'ont jamais rien de décoratif... mais elles ont aussi la tonicité d'un tempérament qui ne se rend pas.

Il y a ainsi dans toutes les œuvres qu'il me montre des zones impénétrables, où il représente la <non-demande>, zones bien délimitées, couleurs fortes.

Les personnages qui sont peu à peu apparus sont le plus souvent énigmatiques. Ils n'ont jamais d'yeux, parce qu'il aimerait voir ce qu'il y a dedans, inquisition qu'il avait déjà menée dans une série de masques vénitiens présentée lors d'une récente exposition, et qui faisaient si peur... Mais aujourd'hui les formes ont gagné un équilibre, les tonalités sont plus sobres...

...cette lumière qui arrive contre, et qui dit : viens ! Et moi j'hésite... J'aurais envie de passer par-dessus, de peindre des choses légères, je ne peux pas. Pas encore.

Et puis il y a aussi ce personnage, une femme qu'il aimerait attirer là, mais elle reste distante froide, sans couleur, ectoplasme.

Elle hante littéralement la toile, habitée par l'amour que le peintre ne peut pas lui donner.

Je ne peins pas pour les autres, ajoute-t-il. Je peins pour moi, pour apprendre...J'apprends chaque jour. Parce que le jour où je saurai peindre,il n'y aura plus rien à faire,ce sera fini.

Mais j'en ai encore pour mille ans à chercher, à raconter. Au début de chaque, nouvelle toile, c'est une terrible angoisse qui s'empare de moi, comme la première fois que j'ai fait l'amour! Il s'adoucit : <J'ai encore plein de bonheur à donner. Parce que celui qui aime ma peinture, il me fait un immense cadeau !>

Lausanne le 5 mai 2001
Pierre Hugli